

PATRIMOINES

LES CARNETS DU RéPUQ



En couverture : Cœur de dévotion ou cœur *ex-voto*. Propriété de Josette Cotté Quesnel, religieuse de la Congrégation de Notre-Dame (13 décembre 1852). Source : Répertoire du patrimoine culturel du Québec.

© Réseau Patrimoines de l'Université du Québec

<https://www.uqtr.ca/RePUQ>

ISSN 2818-1948

Les articles de la revue *Patrimoines. Les carnets du RéPUQ* sont offerts en libre accès. La reproduction intégrale ou partielle d'un article est autorisée avec mention de la référence complète. Quant à la reproduction d'un numéro dans sa totalité, elle est soumise aux règlements de Copibec.

Le Réseau Patrimoines de l'Université du Québec (RéPUQ) est un regroupement de chercheuses et de chercheurs dont la mission est de favoriser la pluralité des approches et des méthodes de recherche sur les patrimoines au Québec et ailleurs. À cette fin, il encourage les échanges et les collaborations, dans les différents champs disciplinaires et interdisciplinaires, entre les constituantes de l'Université du Québec. Pourvu d'une structure souple et agile permettant une gestion participative et collaborative, le RéPUQ peut intervenir dans des dossiers concernant le patrimoine.

La revue *Patrimoines. Les carnets du RéPUQ* propose un numéro annuel, publié en ligne, composé de brefs articles scientifiques et professionnels en français. Ses textes sont soumis à l'évaluation par un comité de lecture. Ils font état de réflexions, de recherches ou de communications récentes concernant des patrimoines culturels ou naturels, matériels ou immatériels.

© Réseau Patrimoines de l'Université du Québec
<https://www.uqtr.ca/RePUQ>
ISSN 2818-1948

SOMMAIRE

Introduction

LA COMMÉMORATION AU COEUR DES PATRIMOINES

Maryse Paquin et
Lisa Baillargeon p. 2

1 COMMÉMORATION ET PATRIMOINE CULTUREL : QUELS LIENS À LA MÉMOIRE ET À L'IDENTITÉ?

Maryse Paquin p. 6

2 PATRIMOINE, COMMÉMORATION ET INSTRUMENTALISATION SOCIOPOLITIQUE DES LANGUES AUTOCHTONES

Renée Lambert-Brétière et
Yvette Mollen p. 12

3 L'ART COMME « ZONE DE CONTACT » ENTRE AUTOCHTONES ET ALLOCHTONES : UNE MÉDIATION COMMÉMORATIVE ET RÉCONCILIATOIRE?

Rébéca Lemay-Perreault,
Maryse Paquin et
Gabrielle Desgagné p. 17

4 OFFICE NATIONAL DU FILM : FAIRE RAYONNER LE PATRIMOINE QUÉBÉCOIS À L'INTERNATIONAL

Dagmar Schmelzer p. 22

5 PATRIMOINE TÉLÉVISUEL : SOUVENIRS, NOSTALGIE ET DÉBATS CONTEMPORAINS

Jessie Morin p. 27

6 LIEUX, OBJETS ET MONUMENTS COMMÉMORATIFS : MÉMOIRE(S) DU PATRIMOINE CULTUREL D'AYLMER

Gabriela Sanchez p. 32

7 JACQUES ROUSSEAU (1905 -1970) : UN LEGS À REDÉCOUVRIR POUR LA MUSÉOLOGIE QUÉBÉCOISE

Yves Bergeron p. 37

LA COMMÉMORATION AU CŒUR DES PATRIMOINES

Maryse Paquin
et Lisa Baillargeon

En mai 2023, dans le cadre du 90^e Congrès de l'Association canadienne-française du savoir (ACFAS) se déroulait le colloque, intitulé : La commémoration au cœur des patrimoines. Ce colloque, sous l'égide de l'Institut du patrimoine (IDP) de l'UQAM et du Réseau Patrimoines de l'Université du Québec (RéPUQ) s'adressait aux chercheurs, aux étudiants des cycles supérieurs, aux experts des institutions, des organismes publics nationaux et internationaux, aux professionnels des arts, de la culture et du patrimoine, de même qu'aux personnels des ministères de la Culture, de l'Éducation, du Patrimoine canadien, etc. Il comprenait 19 communications réparties dans six séances abordant les différents patrimoines : culturel, naturel, historique, muséologique, artistique, autochtone/noir, en plus d'une conférence d'ouverture et d'une conférence de synthèse, pour un total de 21 communications. De celles-ci découlent les sept articles du présent numéro.

Ce colloque conjoint, sur le thème de la commémoration au cœur des patrimoines québécois, visait à souligner le centième anniversaire de l'ACFAS, le vingtième anniversaire de l'IDP et le cinquième anniversaire du RéPUQ. Pour ce faire, les communications présentées portaient à la fois sur les patrimoines culturel ou naturel, mais également sur les différents

patrimoines matériels et immatériels qui alimentent et inspirent la communauté scientifique des chercheurs et les professionnels du domaine issus de divers domaines, tels que l'histoire, l'art, l'histoire de l'art, la muséologie, la musique, le théâtre, le cinéma, la littérature, l'architecture, l'éducation, l'archéologie, les sciences et les technologies, la gestion, la géographie, l'environnement, l'océanographie, le loisir, la culture, le tourisme, etc.

De près ou de loin, les patrimoines sont imprégnés de notre manière d'être et d'agir dans le quotidien, de même que dans nos rituels, valeurs, langues et sentiments d'appartenance au territoire qui témoignent de ce que nous sommes, soit de notre identité, individuelle et collective, comme porteurs de traditions et d'héritages. Dans ce contexte, l'idée de commémoration s'imposait, en souvenir de nos ancêtres, du chemin qu'ils ont parcouru, mais aussi de ce qui jonche nos découvertes et notre avancement comme société dans un monde sans cesse en mutation.

Sans confondre les concepts de patrimoine et de commémoration (ministère de la Culture et des Communications du Québec, 2022, p. 8)¹, ce colloque invitait à réfléchir à leur signification et à leur apport, sous différents angles d'analyse disciplinaires ou interdisciplinaires, pour laquelle encore trop peu de travaux sont menés jusqu'à maintenant. D'où l'importance d'y jeter un regard attentif.

Bien qu'on retrouve des études sur la commémoration, sous formes de bilans historiographiques des grands conflits ayant marqué l'histoire des derniers siècles, que ce soit de la Révolution française (Bosc et Wahnick, 1992) ou de l'Holocauste (Clifford, 2013), d'autres s'attardent à la quête d'identité qui n'est pas uniquement associée au phénomène religieux, linguistique ou territorial (Harvey, 2012). Dans cet esprit, la commémoration peut signifier qu'il est la « réaffirmation de la cohésion d'un groupe par la référence au passé, un rappel des valeurs communes, la réactualisation d'évènements fondateurs de la destinée du groupe – manifestation anniversaire » (Muller, 1998, p. 18). En Europe, la commémoration est une responsabilité qui incombe aux « gestionnaires de la culture, sous contrôle ou avec l'appui de l'état » (*Ibid.*), tout comme au Québec, où elle peut tout aussi bien relever des divers paliers de gouvernements, des médias ou des citoyens regroupés ou non dans des organismes de défense, de protection ou de sauvegarde du patrimoine.

Bref, on retrouve peu d'études sur la commémoration en lien avec les patrimoines, à l'exception d'actes de colloques ou de journées d'études. On y accole un phénomène lié aux rituels (Jeffrey, 2003), aux festivités et aux célébrations (Bérubé, 2003; Mathieu, 2011), bien davantage que lié à un objet de recherche. Sur le plan politique, on note la parution d'un ouvrage récent : le Cadre de référence pour la commémoration gouvernementale (MCCQ, 2022) visant à

définir et à orienter le Gouvernement du Québec sur la commémoration, ainsi définie : « Un acte collectif et public de rappel du passé (personnage, événement, lieu ou fait du passé) dont le moyen est un repère fixe et permanent ou une manifestation » (p. 4). La commémoration en lien avec les patrimoines se retrouve ainsi présente dans l'actualité dans un contexte qui invite à réfléchir au fait qu'elle représente d'abord et avant tout une construction narrative (Van De Mierop, 2016), tout en relevant souvent d'un dualisme symbolique (Harvey, 2012).

Enfin, on note l'existence de plusieurs études en sciences sociales qui renvoient la commémoration à la question de la « mémoire », dans la foulée des travaux de Pierre Nora (Cottret et Hennenon, 2019; Lavabre, 2014)² ou, encore, qui renvoient à des entretiens sur ce thème avec de grands auteurs, tel que Paul Ricoeur³.

En vue de contribuer à la réflexion sur la commémoration au cœur des patrimoines, les sept articles du présent numéro, se rapportent à :

- La nature, les objectifs et les évolutions du concept de commémoration au cœur des patrimoines au Québec ou ailleurs;
- Les approches de la commémoration en lien avec les mémoires sensibles et les langues autochtones chez les Premières Nations;

- Le rôle des médias (cinéma ou télévision) et du patrimoine chez les citoyens à titre de participant ou d'intervenant dans le processus de création et de mise en œuvre de la commémoration et de la patrimonialisation;
- Le besoin d'accès et de participation aux événements, manifestations et festivités commémoratives, où l'art permet la médiation patrimoniale;
- Les lieux, les objets et les monuments de la commémoration au cœur des patrimoines dans le développement local;
- La place et le rôle de la recherche universitaire en muséologie en lien avec la commémoration des patrimoines.

En conclusion, ces sept articles pour lesquels nous vous souhaitons une excellente lecture, permettent d'occulter le phénomène de la commémoration en lien avec les patrimoines dans le continuum scientifique et professionnel du Québec ou d'ailleurs; un lien pourtant évident, mais peu mis en lumière, le prenant jusqu'à maintenant pour acquis et en le considérant faire partie de facto du « paysage culturel québécois ».

Références

- Bosc, Y. et Wahnich, S. (1992). Michel Vovelle, un historien dans la commémoration. *Mots, Les langages du politique*, numéro thématique 1789-1989 : bicentenaire de la Révolution française. Gestes d'une commémoration, 90-106.
- Bérubé, H. (2003). Commémorer la ville : une analyse comparative des célébrations du centenaire de Toronto et du tricentenaire de Montréal. *Revue de l'Amérique française*, 57(2), 209- 236.
- Clifford, R. (2013). *Commemorating the Holocaust: The dilemmas of remembrance in France and Italy*. Oxford University Press.
- Cottret, B. et Henneon, L. (2019). *Du bon usage des commémorations : histoire, mémoire et identité, XVI^e-XXI^e siècle*. Presses universitaires de Rennes.
- François, É. (2013). Commémorer en Europe. *Inflexions*, 25(1), 71-77.
- Harvey, F. (2012). Essai d'interprétation. La commémoration à Québec, 1828-2012. *Les Cahiers des dix*, 66.
- Jeffrey, D. (2003). *Éloge des rituels*. Presses de l'Université Laval.
- Lavabre, M.-C. (2014). La commémoration : mémoire de la mémoire? *Bulletin des bibliothèques de France*, 3, 26-37.
- Mathieu, J. (2011). *Entre célébration et commémoration*. Presses de L'Université Laval.

Ministère de la Culture et des Communications du Québec (2022). *Je me souviens. Cadre de référence pour la commémoration gouvernementale*. Gouvernement du Québec et Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

Muller, M. (1998). Le phénomène commémoratif. Enjeu d'une quête sociale d'identité. *Autres Temps*, 57, 17-24.

Nora, P. (1992). *Les lieux de mémoire. Tome 3. Les Frances*. Chapitre conclusif. L'ère de la commémoration.

Van De Mieroop, K. (2016). The age of commemoration as a narrative construct: a critique of the discourse on the contemporary crisis of memory in France. *Rethinking History. The Journal of Theory and Practice*, 20(2), 172-191.

-
1. Journée d'étude du CRILQ. (2019). La commémoration au Québec du XX^e siècle : carrefour mémoriel et identitaire. <https://crilcq.org/actualites/journee-detude-la-commemoration-au-quebec-au-xxe-siecle-carrefour-memoriel-et-identitaire/>
 2. Dans la conclusion de son troisième ouvrage, *Lieux de mémoire* (Tome 3 : Les Frances) que Nora (1992) intitule « L'ère de la commémoration », la France et l'Europe en général sont habitées par une « boulimie commémorative » (p. 977), marquant le début d'une passion pour le phénomène, puisque vingt-sept ans après ce constat, « les commémorations semblent toujours marquées par cette intensification » (François, 2013, p. 71).
 3. Entretien de Paul Ricoeur au sujet de la commémoration. <https://entretiens.ina.fr/entretien/36/paul-ricoeur/transcription/3>

COMMÉMORATION ET PATRIMOINE CULTUREL : QUELS LIENS À LA MÉMOIRE ET À L'IDENTITÉ?

Maryse Paquin

« Ce que nous ne pouvons plus produire, nous ne pouvons que le commémorer. » William Johnston (1992, p. 66; cité dans Mueller, 1998, p. 17)

« Comment définir la mémoire? Elle se distingue de l'histoire en ce qu'elle désigne une relation personnelle, directe, avec un événement du passé, lourd de conséquences. [...] Elle ne peut être complètement objective, car elle constitue une forme de conscience, une forme d'identité. » (Veil, 2007, p. 376)

Introduction

Tels le sacré et le profane, la commémoration et le patrimoine culturel entretiennent un lien permanent. La commémoration entretient également un lien avec la mémoire et l'identité. De tels liens s'incarnent dans de nombreux discours sous-jacents aux manifestations présentes dans l'espace public. Avant d'aborder les multiples formes de ces manifestations, cet article invite à revisiter d'abord les concepts de commémoration et de patrimoine culturel pour mieux comprendre ce lien, de même que ceux de mémoire et d'identité.

Définition de la commémoration

Du latin, le terme commémoration signifie l'« action de rappeler, de mentionner, d'évoquer »¹. Cette action peut renvoyer à une « cérémonie organisée en souvenir d'une personne ou d'un événement, religieuse ou non »². Toutefois, elle n'est

pas seulement reliée au phénomène religieux, car « le fait commémoratif s'apparente à une culture essentiellement laïque dont l'ambition est de supplanter les attaches religieuses, au profit de l'identité nationale – telle que la conscience d'appartenir à un État, à un corps d'idées » (Muller, 1998, p. 18-19). Quant à la défunte Commission des biens culturels du Québec, elle définit la commémoration comme étant : « Une manifestation ou un repère qui rappelle un objet, un personnage, un événement ou un fait du passé, de manière ponctuelle ou répétitive » (2011)³.

La commémoration prend de multiples formes, comme un colloque, une conférence, une publication, une exposition, un concours, un défilé, une cérémonie, etc. Ses synonymes sont : « célébration, fête »⁴. À ce titre, McLaughlin (2016) rappelle que la forme la plus répandue de la commémoration demeure toutefois la « fête populaire » (p. 38). Et, selon Huard (2001), la fête populaire, voire la manifestation, contient toujours un aspect symbolique, en raison de l'action festive qui est en jeu.

Tout comme la célébration ou la date d'anniversaire, la manifestation commémorative peut être périodique et récurrente ou occasionnelle et ponctuelle. Enfin, en plus des célébrations, des fêtes, des cérémonies ou des manifestations, la commémoration peut également être soulignée au travers de la « toponymie » (Boucher, 2001, p. 15).

Bref, la nature de la commémoration apparaît aussi vaste que ses définitions, tout en entretenant un lien avec le patrimoine culturel.

Lien entre la commémoration et le patrimoine culturel

Le concept de commémoration entretient un lien permanent avec le patrimoine culturel. À ce sujet, la Stratégie québécoise de commémoration (MCCQ, 2022) mentionne que « le patrimoine culturel [matériel] est formé des objets hérités des commémorations passées (plaques, monuments, etc.) » (p. 6). Ces deux concepts semblent en lien en raison des lieux patrimoniaux où se déroulent généralement les manifestations commémoratives. Pour l'illustrer, citons la *Loi sur le patrimoine culturel*, au Chapitre 1, Article 1, alinéa 3 (LégisQuébec, 2021; 2011), où il est stipulé que « le patrimoine culturel est constitué de personnages historiques décédés, de lieux et d'événements historiques, de documents, d'immeubles, d'objets et de sites patrimoniaux, de paysages culturels patrimoniaux et de patrimoine immatériel »⁵. La commémoration semble ainsi entretenir un lien encore plus étroit avec le patrimoine culturel immatériel (PCI) que matériel, puisque le Texte de la Convention pour la sauvegarde du PCI de l'UNESCO (2003) identifie que le troisième domaine se rapporte aux « pratiques sociales, rituels et événements festifs » (Art. 2 – paragraphe. 2, de la section Dispositions générales).

Malgré le caractère historique du patrimoine culturel immatériel, on note pourtant de nettes distinctions entre ces deux concepts.

Distinctions entre patrimoine culturel immatériel et histoire

Citant Poulot (2006, p. 3), Charbonneau et Turgeon (2010) rappellent que « l'histoire paraît “ morte ” [alors que] le patrimoine [culturel immatériel], au contraire, [est] “ vivant ” » (p. 2). Il s'agit d'une dichotomie au sens où « [l]es manifestations patrimoniales reconstituent le passé, le mettent en scène ou en exposition, l'inscrivent dans le présent et, par conséquent, le rendent populaire et vivant, contrairement à l'histoire qui privilégie les sources écrites » (*Ibid.*). C'est pourquoi l'expression « commémoration patrimoniale » est parfois utilisée, car elle possède :

Un fort pouvoir de mobilisation : au lieu d'enfermer les acteurs sociaux dans l'espace individuel de la lecture, il les réunit autour d'une activité [collective] ou d'un lieu chargés de sens [...]. En même temps qu'elles donnent vie au passé, elles redonnent vie aux personnes. (*Ibid.*).

Également, la notion de « commémoration historique » (Courtois, 2011) fait partie de ce vaste réseau conceptuel. Les avis divergent cependant sur le bien-fondé de cette expression, de même que sur celle de « mémoire historique » (Terrasse, 2019), lui préférant celle de « patrimoine mémoriel » (Durand, 2012), voire celle de « commémoration de la mémoire » (Lavabre, 2014, p. 26).

Lien entre commémoration et mémoire

« La mémoire n'est pas l'histoire » même que rappelle Nora (1984, p. xix). Il arrive que « mémoire et histoire divergent sérieusement » (Galland, 2019, p. 91). D'ailleurs, n'utilisons-nous pas les expressions « avoir la mémoire longue » ou, à l'opposé, « l'avoir courte ». Si « [l]e rôle de l'historien n'est pas de commémorer, en revanche, il possède celui de se questionner, tant sur le sens que les enjeux sous-jacents aux commémorations » (*Ibid.*). À titre d'exemple, citons la fête de la Reine [Victoria], un jour férié, chômé et célébré chaque année par le gouvernement fédéral et par d'autres provinces et territoires canadiens, depuis 1901.

Depuis lors, au Québec, elle est devenue la fête de Dollard [des Ormeaux], dans les années 1920 et, depuis mai 2002, la Journée nationale des patriotes (Fig. 1).



Figure 1. Drapeau des patriotes. Version de 1830.
Source : Wikimedia Commons.

https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Drapeau_patriote.jpg

La commémoration se veut ainsi l'intersection entre nation et mémoire, car : « [e]lle est un espace de création et de transmission, en permettant idéalement à chacun de s'y embarquer pour regarder se dérouler un spectacle dont il est lui-même à la fois acteur et spectateur » (Malausséna, 2004, p. 80).

La commémoration de la mémoire se présente ainsi sous une forme de discours ou, mieux, d'un « genre discursif », tel un projet d'écriture qui présente un chapitre de la mémoire collective. Loin d'être figé, le discours commémoratif ne prend toutefois effet qu'une fois patrimonialisé. Par exemple, l'anniversaire devient un moyen de consolider ou de défendre une position dans l'espace public, bien souvent au travers d'un personnage historique décédé. À l'appui, citons l'exemple de Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve (Fig. 2), fondateur de Ville-Marie, en 1642. La ville de Montréal a commémoré le 400^e anniversaire de sa naissance, en 2012, car le fait de souligner celui-ci se veut le prélude aux célébrations entourant le 400^e anniversaire de Montréal, en 2042.



Figure 2. Monument à Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve. Crédit photo : © Andréane Beloin, 2019. Source : Répertoire du patrimoine culturel du Québec. <https://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq-detail.do?me-thode=consulter&id=115085&type=bien>

Enfin, ajoutons qu'un énoncé de commémoration de la mémoire ne constitue ni une fin en soi, ni un objet d'instrumentalisation, car il « réfère simultanément tant au symbole qu'à l'action commémorée » (Malausséna, 2004, p. 81). À ce titre, « sa forme est non seulement constitutive du discours commémoratif, mais aussi matrice et ordonnatrice de comportements et de valeurs » (*Ibid.*). C'est pourquoi la commémoration implique toujours de tenir compte de plusieurs dimensions :

temporelle, spatiale, sociétale et, par conséquent, identitaire. D'où le lien entre commémoration et identité.

Lien entre commémoration et identité

Selon Muller (1998), « on retrouve une dimension identitaire dans toutes commémorations. L'affirmation d'une identité qui se cherche, d'une identité qui se construit en s'affirmant » (p. 17). De plus, « dans ce processus identitaire, dont le ressort est la mémoire collective, un groupe se définit toujours en se différenciant d'un autre; l'anniversaire est alors un moyen de consolider ou de défendre une différence supposément menacée » (p. 20). Pour cette raison, « une pratique, [un personnage] ou un site reconnu à une époque peut perdre son statut patrimonial à une autre » (Charbonneau et Turgeon, 2010, p. 3), notamment par absence de repères identitaires. Pour l'illustrer, prenons l'exemple de la statue de John A. Macdonald, premier Premier ministre canadien, qui est déboulonnée à la place du Canada, à Montréal, en 2020 (Fig. 3). Considéré hier comme un héros (Fig. 4), l'illustre personnage est aujourd'hui vu comme le représentant d'un passé colonial canadien peu reluisant. En ce sens, la fonction identitaire de la commémoration permet de s'interroger sur ses tendances, notamment à l'égard des individus et groupes de la société, jadis honorés et, aujourd'hui, complètement exclus et ignorés de certains domaines de l'historiographie :



Figure 3. Tête de la statue déboulonnée de sir John A. Macdonald. Crédit photo : © Graham Hughes, 2020.
Source : La Presse canadienne.

<https://www.ledevoir.com/politique/montreal/797100/la-statue-de-john-a-macdonald-ne-reviendra-pas-a-la-place-du-canada?>

« Elle est le reflet des rapports qu’une société entretient avec sa mémoire et les gestes qu’elle pose pour l’actualiser, l’immortaliser à travers diverses mises en scène » (Lachance, 1999, p. 434).

Conclusion

La commémoration est un discours qui implique une narration, une mise en récit qui engage toujours, d’une façon ou d’une autre, une interprétation. Dès que les faits sont racontés, ils entrent dans le langage, car ils sont connotés par un appareil conceptuel et politique, voire idéologique. En ce sens, « [l]a commémoration est ce grand mouvement par lequel on assure et réassure son identité en se tournant vers les événements qu’une communauté considère comme la définissant » (Ory 1992, p. 9). C’est de cette manière que la commémoration s’actualise au travers d’un patrimoine culturel qui renvoie à la mémoire et à l’identité.



Figure 4. Monument à sir John A. Macdonald.
Crédit photo : © Denise Caron, 2011.

Source : Répertoire du patrimoine culturel du Québec.

<https://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/detail.do?methode=consulter&id=190115&type=bien>

Références

- Boucher, D. (2001). *Sauvegarde du patrimoine, commémoration du passé et construction d'une mémoire locale : Rivière-du-Loup et le manoir Fraser* (Mémoire de maîtrise en histoire). Université Laval, Qc.
- Charbonneau, A. et Turgeon, L. (dir.). (2010). *Patrimoine et identités en Amérique française*. Presses de l'Université Laval.
- Commission des biens culturels du Québec. (2011). *La commémoration*. Gouvernement du Québec.
- Courtois, C.-P. (2011). *Les commémorations historiques nationales au Québec : pour une politique d'envergure*. Institut de recherche sur le Québec.
- Durand, G. (2012, août). Patrimoine mémoriel et commémoration face à la Loi sur le patrimoine culturel du Québec. *Bulletin Mémoires Vives*, 34.
- Huard, J. (2001). *Fête, société et culture* (Mémoire de maîtrise en sociologie). Université du Québec à Montréal, Qc.
- Lachance F. (1999). Compte-rendu de lecture. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 52(3), 432-434.
- Lavabre, M.-C. (2014). La commémoration : mémoire de la mémoire? *Bulletin des bibliothèques de France*, 3, 26-37.
- LévisQuébec (2021; 2011). *Loi sur le patrimoine culturel*. Gouvernement du Québec. <https://www.legisquebec.gouv.qc.ca/fr/document/lc/p-9.002>
- Malausséna, K. (2004). Commémoration et lien territorial. L'Angleterre et le Québec en comparaison. *Recherches sociographiques*, 43(1), 79-110.
- Ministère de la Culture et des Communications (2022). *Je me souviens. Cadre de référence pour la commémoration gouvernementale*. Gouvernement du Québec.
- Muller, M. (1998). Le phénomène commémoratif. Enjeu d'une quête sociale d'identité. *Autres Temps*, 57, 17-24.
- Nora, P. (1984). *Les lieux de mémoire*. Tome 1. La République. Gallimard, xix.
- Ory, P. (1992). *Une nation pour mémoire : 1889, 1939, 1989. Trois jubilés révolutionnaires*. Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.
- Poulot, D. (2006). *Une histoire du patrimoine en Occident, XVIII^e-XXI^e siècle. Du monument aux valeurs*. Presses Universitaires de France.
- Terrasse, R. (2019, 2 octobre). La mémoire historique est un enjeu d'influence. *Conflits*. Revue de Géopolitique.
- UNESCO. (2003). *Texte de la Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel*.
- Veil, S. (2007). *Une vie*. Stock.

1. Dictionnaire Larousse. Commémoration. <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/comm%C3%A9moration/17466>

2. Centre national de ressources textuelles et lexicales. Commémoration. <https://www.cnrtl.fr/de%22nition/comm%C3%A9moration>

3. CBCQ. Commémoration. https://cpcq.gouv.qc.ca/app/uploads/2020/05/la_Commemoration.pdf

4. Dictionnaire Le Robert. Commémoration. <https://dictionnaire.lerobert.com/de%22nition/commemoration>

PATRIMOINE, COMMÉMORATION ET INSTRUMENTALISATION SOCIOPOLITIQUE DES LANGUES AUTOCHTONES

Renée Lambert-Brétière et Yvette Mollen

Introduction

Des siècles d'histoire coloniale ont eu des répercussions négatives profondes sur l'utilisation et la transmission des langues autochtones. Partout dans le monde, une langue s'éteint toutes les deux semaines et, si rien n'est fait, 90 % d'entre elles vont probablement disparaître au cours du présent siècle. En réponse à cette urgence, l'UNESCO a proclamé 2022-2032 Décennie internationale des langues autochtones (Fig. 1), « afin d'attirer l'attention du monde entier sur la situation critique, de mobiliser les parties prenantes et les ressources pour leur préservation, leur revitalisation et leur promotion »¹.



Figure 1. Cérémonie d'ouverture de la Décennie internationale des langues autochtones, à Paris, le 13 décembre 2022. Source : UNESCO. Crédit photo : © Barbara Fillion, 2022.

C'est dans ce contexte que le patrimoine et la commémoration jouent un rôle pour assurer la vitalité des langues autochtones, au Québec.

Les communautés autochtones au Québec

Les effets du bouleversement social subi par les peuples autochtones, depuis l'arrivée des Européens en Amérique, sont toujours ressentis aujourd'hui. Les communautés autochtones ont été confrontées à des transformations sociales considérables qui ont eu un impact notoire et rapide sur leur mode de vie traditionnel et leurs valeurs. Cela a entraîné des perturbations significatives dans les coutumes et cultures des Premières Nations et des Inuits, et leurs langues n'ont malheureusement pas été épargnées. Il y a seulement quelques siècles, on répertoriait onze langues autochtones sur le territoire du Québec. Aujourd'hui, l'huron-wendat (wendat) et le malécite (wolastoqey) n'ont plus de locuteurs natifs, l'abénaquis (aln8ba8-dawaw8gan) se trouve dans une situation très préoccupante, le mohawk (kanien'-kéha), le mi'kmaq (mi'kmawi'simk) et l'algonquin (anishinaabemowin) sont gravement menacés, et les cinq autres langues, à savoir l'innu (innu-aimun), l'atikamekw (nehirowimowin), le cri (iyyiyuu ayimuun), le naskapi (iyuw iyimuun) et l'inuktitut, bien que mieux préservées, sont fragiles. Les ethnonymes des langues autochtones, entre parenthèses, sont préconisés par le Conseil en éducation des Premières Nations.

L'un des facteurs assurant la vitalité d'une langue est son occupation dans l'espace public. Grenoble et Whaley (2006) montrent que les langues qui font l'objet d'une reconnaissance gouvernementale sont plus à même de survivre à la pression exercée par les langues dominantes. Bien que le Bureau du commissaire aux langues autochtones soit créé, en 2021, dans le cadre de la Loi sur les langues autochtones, ces langues ne sont pas encore officiellement reconnues au Québec. C'est pourquoi des initiatives comme des journées nationales et commémoratives sont significatives pour la préservation du patrimoine linguistique autochtone. Celles-ci offrent un espace de recadrage culturel où les Autochtones peuvent se réapproprier la façon dont on les représente et leur donne l'opportunité de rendre leur histoire, leurs langues et leurs cultures visibles et publiques (Groat et Anderson, 2021).

Entre patrimoine et commémoration

Il ne fait aucun doute que les langues autochtones font partie intégrante du patrimoine culturel immatériel québécois, ce dernier étant formé « des expressions, des valeurs, des coutumes, des langues, de la tradition orale, des modes de vie traditionnels, de la créativité, de l'adaptabilité et, en définitive, de tout ce qui fait le caractère distinctif d'un peuple » (Grattan, 2006). Ce patrimoine est reconnu et mis de l'avant lors de nombreuses célébrations publiques au Québec, par exemple lors du Mois national des langues autochtones, en mars, qui se termine par la Journée

nationale des langues autochtones (JNLA), le 31 mars ou, encore, lors de la Journée nationale des peuples autochtones (JNPA), le 21 juin. Ces événements reconnaissent et soulignent la richesse qu'offre la diversité culturelle et linguistique des peuples autochtones au Québec. La Journée nationale de la vérité et de la réconciliation (JNVR), célébrée le 30 septembre, est un exemple de commémoration. Depuis 2021, lors de cette journée, le Canada reconnaît l'histoire tragique et douloureuse des pensionnats et foyers fédéraux autochtones et leurs conséquences dévastatrices pour les enfants, les familles et les communautés. Elle commémore les impacts intergénérationnels des préjudices causés par ces institutions. En effet, les pensionnats et foyers fédéraux se sont avérés des outils d'acculturation extrêmement efficaces. La culture autochtone y étant dénigrée et les élèves interdits de parler leur langue maternelle, le passage en leurs murs a efficacement brisé la chaîne de transmission intergénérationnelle de la tradition orale (Chansonneuve, 2005). Dans ce contexte, il a été difficile pour les survivants de transmettre les valeurs et savoirs traditionnels autochtones à la nouvelle génération, puisqu'eux-mêmes en avaient été dépouillés. Ce génocide culturel et linguistique laisse encore des traces aujourd'hui. Le travail de mémoire qu'offre cette journée commémorative constitue une alternative thérapeutique dans le présent, au lieu d'un discours historique qui campe ces traumatismes dans le passé (Lee Klein, 2000).

Or, comme le montrent Canut et Duchêne (2011), cette survalorisation de la diversité linguistique et culturelle peut donner lieu à une commodification des langues autochtones à des fins socio-politiques et économiques. Tout en centrant la réflexion sur la préservation de l'héritage linguistique autochtone, comment le discours entourant les langues constitue-t-il à la fois un outil de résistance contre leur effacement et à la fois un instrument de politique nationale? Nous en étudions brièvement la question.

Instrumentalisation sociopolitique des langues autochtones

L'analyse de la présence des langues autochtones, lors de célébrations publiques du patrimoine et des commémorations, révèle des avancées significatives, au Québec, en ce qui concerne leur visibilité, leur reconnaissance et leur valorisation. Outre les divers concerts et spectacles mettant en scène des artistes autochtones de diverses communautés, la présence publique du patrimoine linguistique autochtone peut prendre des formes variées. Par exemple, le Canadien de Montréal tient la Soirée de célébration des peuples autochtones, en mars, lors du Mois de l'histoire autochtone. On peut, entre autres, y entendre l'hymne national interprété en français, en anglais et en cri par un artiste autochtone, Pakesso Mukash, membre de la première nation crie d'Eeyou Istchee. On peut également y entendre un artiste cri jouant du tambour cérémoniel (Fig. 2).



Figure 2. Artiste cri jouant du tambour cérémoniel.

Source : © Ici Musique/Radio Canada, 2019.

Pourtant, comme on peut le lire dans une lettre, intitulée : « Très cher Québec », publiée par Elisapie Isaac sur sa page Facebook, la chanteuse inuk maintient qu'il reste beaucoup de chemin à faire pour que le patrimoine culturel immatériel autochtone soit reconnu, au Québec. À l'occasion de la JNPA², la grande cheffe de Kahnawake, Kahsennenhawé Sky-Deer, déclare : « Faites des langues autochtones la première langue que vous enseignez à vos enfants, pas le français ou l'anglais. Soyez fiers de qui vous êtes! » (Saint-Arnaud, 2022), à la suite de son discours délivré entièrement en mohawk. Mary Simon, gouverneure générale du Canada et Inuk, tient un discours semblable : « Il faut agir. Nous devons non seulement encourager les communautés à parler la langue de leurs ancêtres, mais aussi à la transmettre à leurs enfants et petits-enfants, tant à la maison et qu'à l'école »³.

La revitalisation linguistique passe nécessairement par une augmentation du nombre de locuteurs. Or, ces discours publics, bien qu'importants, ne sont pas suffisants pour assurer la survie des langues autochtones et doivent s'accompagner d'un support financier et

d'une reconnaissance de l'État. Le soutien gouvernemental aux langues autochtones devient alors le thème autour duquel s'articule un discours qui lie la préservation des langues autochtones aux enjeux symboliques et nationaux.

Au Québec, l'instrumentalisation des langues autochtones à des fins politiques est évidente dans le discours du chef caquiste, François Legault, lors d'un événement commémoratif sur le site de l'ancien pensionnat de Saint-Marc-de-Figuery (Fig. 3). En effet, il profite de cette visite pour signaler qu'il fera de la protection des langues autochtones un enjeu électoral, puisque celles-ci doivent être protégées au même titre que le français (Cucchi, 2022).

Québec Solidaire annonce également la traduction de ses engagements politiques en sept langues autochtones, en marge de la première JNVR. La co-porte-parole du parti de l'époque, Manon Massé, précise que ces traductions sont une étape nécessaire dans la préservation des langues et cultures autochtones (Lacroix-Couture, 2022). Il semble que l'on assiste ici à ce que Daigle (2019) appelle « un spectacle de réconciliation », où la reconnaissance des langues autochtones est instrumentalisée pour servir de capital politique et dont les principaux bénéficiaires ne sont pas les Autochtones eux-mêmes, mais plutôt le gouvernement.



Figure 3. Monument commémoratif du pensionnat autochtone de Saint-Marc-de-Figuery.
Source : © Radio-Canada, 2022.

Conclusion

Seul l'avenir nous dira si ces discours politiques sur les langues autochtones ont des répercussions positives pour leur survie. Il est à espérer que ces prises de parole pour la sauvegarde, le maintien, la protection et la promotion des langues autochtones soient entendues.

Références

- Canut, C. et Duchêne, A. (2011). Introduction. Instrumentalisations politiques et économiques des langues : le plurilinguisme en question. *Langage et société*, 136, 5-12.
- Chansonneuve, D. (2005). *Retisser nos liens : comprendre les traumatismes vécus dans les pensionnats indiens par les Autochtones*. Fondation autochtone de guérison.
- Cucchi, M. (2022, 30 septembre). François Legault n'exclut pas de légiférer pour protéger les langues autochtones. *Radio-Canada*. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1920971/legault-langues-autochtonesloi-reforme>
- Daigle, M. (2019). The Spectacle of Reconciliation: On (the) Unsettling Responsibilities to Indigenous People in the Academy. *Environment and Planning: Society and Space*, 37(4), 703-721.
- Grattan, D. W. (2006). Le patrimoine immatériel et la conservation – la part entre l'usage et la préservation. *Bulletin de l'Institut canadien de la conservation*, 37, 9-10.
- Grenoble, L. A. et Whaley, L. J. (2006). *Saving Languages: An Introduction to Language Revitalization*. Cambridge University Press.
- Groat, C. et Anderson, K. (2021). Holding Place: Resistance, Reframing, and Relationality in the Representation of Indigenous History. *The Canadian Historical Review*, 102(3), 465-484.
- Lacroix-Couture, F. (2022, 19 septembre). QS traduit ses promesses électorales en langues autochtones, *Noovo*. <https://www.noovo.info/nouvelle/qs-traduit-ses-promesses-electorales-en-langues-autochtones.html>
- Lee Klein, K. (2000). On the Emergence of Memory in Historical Discourse. *Representations*, 69, 127-150.
- Saint-Arnaud, P. (2022, 21 juin). Autochtones et Blancs sont sur la même route, mais pas encore au même endroit. *L'actualité*. <https://lactualite.com/actualites/autochtones-et-blancs-sont-sur-la-meme-route-mais-pas-encore-au-meme-endroit/>

1. UNESCO. Décennie internationale des langues autochtones (2022-2032). <https://www.unesco.org/fr/decades/indigenous-languages>

2. Page Facebook de la chanteuse inuk Elisapie Isaac. <https://www.facebook.com/elisapieisaac/posts/10160134333189578/>

3. Message de la gouverneure générale du Canada à l'occasion de la Journée nationale des langues autochtones. <https://www.gg.ca/fr/media/nouvelles/2023/message-de-la-gouverneure-generale-loccasion-de-la-journee-nationale-des-langues-autochtones>

L'ART COMME « ZONE DE CONTACT » ENTRE AUTOCHTONES ET ALLOCHTONES : UNE MÉDIATION COMMÉMORATIVE ET RÉCONCILIATOIRE?

Rébéca Lemay-Perreault, Maryse Paquin et Gabrielle Desgagné

Introduction

Depuis les années 1990, l'art est utilisé par les Premiers Peuples entre autres comme une stratégie politique de commémoration, notamment de l'histoire des pensionnats et des foyers autochtones fédéraux et, plus largement, à des fins de revendication, de guérison et d'agentivité. Selon Isaac (2016), au-delà de sa valeur thérapeutique chez les survivants, l'expérience artistique se présente comme « une rencontre permettant de perturber les binômes “nous” et “eux” » (p. 61) [traduction libre]. D'où la question : comment l'art joue-t-il un rôle de médiation commémorative et réconciliatoire entre autochtones et allochtones? Afin d'y répondre, deux stratégies mobilisées par l'art sont présentées : le mémorial dialogique et la matérialité artistique. Ces stratégies agissent comme catalyseur de l'expérience sensible et affective, en permettant de transformer le musée et les lieux du patrimoine en « zone de contact ».

Études postcoloniales et décoloniales

Le concept de « zone de contact » jalonne les études postcoloniales et décoloniales depuis trois décennies. Il est tiré des écrits de Pratt (1992), qui décrit « l'espace dans lequel des peuples géographiquement et historiquement séparés entrent en contact les uns avec les autres et établissent des relations continues » (p. 6-7, 8). L'auteur qualifie cet espace de rencontre comme étant celui de « l'entre choc » et de « l'affrontement ».

Ces qualificatifs en disent long sur la dynamique sous-jacente qui est celle de la lutte de pouvoir, notamment issue du colonialisme. Par ailleurs, une « zone de contact » peut devenir un espace de collaboration, lorsqu'elle brise l'asymétrie relationnelle. Pour Basu (2021) et Clifford (1999), les musées et les autres lieux de patrimoine peuvent s'avérer de potentielles « zones de contact » entre colonisateurs et colonisés. Au-delà des objets et des œuvres qui y sont exposés, une relation interculturelle peut s'y tisser, en étant coprésents l'un à l'autre. Deux stratégies permettent d'y arriver lorsqu'elles font appel au mémorial dialogique et à la matérialité artistique.

Première stratégie : le mémorial dialogique

La stratégie du « mémorial dialogique » permet de faire contrepoids à des gestes commémoratifs qui tendent à oblitérer une part de l'histoire au profit d'une autre. Par exemple, il s'agit du déboulonnage des statues et du changement de nom des rues, qui effacent des espaces publics des pans de l'histoire qu'on ne devrait jamais oublier. Toutefois, ces deux gestes ne se situent pas sur un pied d'égalité, puisque le premier consiste à ne plus célébrer dans l'espace public des personnages historiques aux comportements que la société remet aujourd'hui en question, alors que le deuxième sert à baptiser certaines rues avec des noms autochtones, telles que la rue Atateken (ancienne rue Amherst), à Montréal, en 2019.

Conceptualisé par Stevens (2016), le mémorial dialogique se définit comme « des cas où les formes et les significations commémoratives sont délibérément placées en juxtaposition spatiale avec d'autres, déjà existantes » (p. 17). Cette stratégie vient briser le caractère unilatéral du discours commémoratif, qui est rattaché traditionnellement au mémorial. Un tel discours se veut une forme de dialogue avec le monument commémoratif d'origine, « de sorte [que l'un] ne peut [plus] être envisagé sans l'autre » (Paré, 2016, p. 3).

Des exemples de mémorial dialogique

Un premier exemple de mémorial dialogique est situé à Ottawa, sur la colline parlementaire. Il vise à faire contrepoids à l'histoire qui érige traditionnellement des statues d'hommes d'État canadiens et de monarques britanniques. En changeant le point de vue sur les héros et les valeurs de la nation, l'œuvre *Les femmes sont des personnes!*, de Barbara Paterson, présente une scène « grandeur nature » de cinq célèbres suffragettes prenant le thé en se montrant le journal qui publie le droit des femmes de siéger au Parlement canadien (Fig. 1).



Figure 1. Barbara Paterson. *Les femmes sont des personnes!* Ensemble sculpté. Œuvre exposée sur la Colline parlementaire, à Ottawa.
Source : © Ministère du Patrimoine canadien, 2000.

Ce mémorial dialogique cadre avec les objectifs de revisitation critique des récits nationaux controversés, notamment dans le contexte du mouvement international de Vérité et Réconciliation.

Il s'agit également d'une stratégie utilisée à Canberra, en Australie, avec la *Reconciliation Place* qui, depuis 2001, comprend un monticule paysager servant à interrompre l'axe allant du Parlement à l'*Australian War Memorial*. Il est formé par de nombreuses œuvres réalisées par des designers et artistes autochtones, qui se servent de différents médiums pour célébrer ou décrier la rencontre, le conflit et la réconciliation, entre les peuples autochtones et les colons européens. L'espace est en évolution permanente et peut accueillir de nouvelles œuvres.

Deuxième stratégie : la matérialité artistique

La deuxième stratégie, la matérialité artistique, joue un rôle de catalyseur de l'expérience sensible. Cette stratégie, issue de l'art contemporain autochtone et canadien, est soutenue par Horton et Berlo (2013), qui y incorporent le potentiel réconciliatoire. Ces auteures mettent l'accent sur la matérialité artistique dans les créations autochtones, perçues comme des acteurs non humains, agissant dans ou autour de celles-ci. Ces œuvres deviennent ainsi porteuses d'agentivité, soit d'un processus de changement. Si cette posture se veut une innovation dans la pensée occidentale, elle est fondamentale et séculaire dans la pensée autochtone, selon Horton et Berlo (2013).

Des exemples de matérialité artistique

Le premier exemple de matérialité artistique : l'œuvre de Rebecca Belmore (Anishinaabe), intitulée : *Fringe*. Présentée d'abord sur un panneau publicitaire, à l'occasion du Mois de la Photo de Montréal, une femme est allongée presque nue, en dévoilant une longue cicatrice dans son dos (Fig. 2).



Figure 2. © Rebecca Belmore. *Fringe*. Diachromie cibachrome en caisson à lampes fluorescentes, 81,5 cm x 244,8 cm x 16,7 cm. Œuvre conservée au Musée des Beaux-Arts du Canada. Vue : plan large avec le panneau publicitaire. Œuvre exposée au Quartier Éphémère dans le cadre du Mois de la Photo de Montréal. Crédit photo : Henri Robideau et Guy L'Heureux, 2007.

Ce qui fait d'abord penser à des filets de sang s'écoulant de la plaie se révèlent être des rangs de fils perlés, qui rappellent la technique traditionnelle. L'œuvre est en tension entre beauté et répulsion. Cette peau cousue, ce corps féminin racisé, objectivé et violenté communique la douleur. Et cette cicatrice perlée renvoie aux violences subies par les femmes autochtones au pays (itinérance, viols, meurtres, etc.). Le sens ouvert de l'œuvre, associé à l'expérience sensible et affective, permet d'éviter l'écueil de l'objectivation du sujet, selon l'adage « une image vaut mille mots ». La matérialité artistique exploitée dans cette œuvre permet, par un effet « coup de poing », d'aller au-delà des mots que l'histoire transmet sur l'oppression historique des autochtones, au Canada.

Le deuxième exemple de matérialité artistique : l'œuvre de Carey Newman (Kwagiulth / Salish / Britannique), intitulée : *Couverture des témoins* (Fig. 3).



Figure 3. © Carey Newman. *Couverture des témoins*.

Installation de bois, d'artefacts mémoriels des pensionnats et des foyers autochtones fédéraux du Canada, accompagnée de témoignages de survivants. Crédit photo : Musée canadien pour les droits de la personne, 2022. <https://couverturedestemoins.ca/explorer>

Exposée au Musée canadien pour les droits de la personne, à Winnipeg, l'œuvre est réalisée en collaboration avec des membres de communautés autochtones

qui partagent avec l'artiste des histoires et des objets de mémoire. Elle relate l'expérience des pensionnats et des foyers autochtones fédéraux au travers d'une collection de centaines d'objets assemblés, tels une courtépente provenant de survivants, d'anciens établissements, de bâtiments gouvernementaux et d'églises. Chaque objet combine le récit d'un ou de plusieurs anciens survivants, de la documentation historique et l'indication de la provenance géographique de l'objet, grâce à un relais numérique informatif. L'œuvre vient enrichir un message commémoratif et patrimonial non seulement porté par des artefacts et des documents historiques ou iconographiques, mais aussi par des récits de vie et des témoignages permettant de mieux les situer dans leur contexte. Il s'agit, par exemple, de ce chandail faisant la promotion de la réconciliation de Eagle Heights (Colombie-Britannique), de cette balance du Pensionnat de Northwest River (Terre-Neuve-Labrador) et de cette porte de l'infirmerie du Pensionnat de St. Michael (Colombie-Britannique).

Si l'œuvre vise d'abord la rencontre entre autochtones et allochtones, elle transforme également le musée en « zone de contact ».

Le musée n'en devient toutefois pas le propriétaire matériel, selon la méthode d'acquisition muséale traditionnelle, mais il a plutôt le rôle d'en assurer la conservation et de « transmettre sa parole », car elle appartient « à la communauté » (Alberola, 2023).

Conclusion

Bien que les œuvres s'inscrivant dans une stratégie de mémorial dialogique ou de matérialité artistique soient instrumentalisées, en raison de leur muséographie percutante, elles sont mises en exposition dans le respect de l'intégrité de la démarche artistique des auteurs. Elles ont toutefois le bénéfice d'amorcer le dialogue entre autochtones et allochtones, en y présentant l'art comme une « zone de contact ». Ces médiations se veulent une commémoration de l'expérience sensible et affective en permettant d'amorcer, petit à petit, un processus de changement, voire de poursuivre le long chemin vers la réconciliation.

Références

- Alberola, C. (2023, 16 novembre). *Musées engagés et publics participatifs*. Allocution prononcée dans le cadre du séminaire Décoloniser les regards. Groupe de recherche sur l'éducation et les musées de l'UQAM / École du Louvre. <https://grem.uqam.ca/2023/10/20/seminaire-grem-edl-2023-2024/>
- Basu, P. (2021). Art as colonial contact zones. Troubled Encounters in Kirchner and Nolde: Expressionism, Colonialism. *Stedelijk Studies*. https://stedelijkstudies.com/art-as-colonialcontact-zone/#av_section_2
- Clifford, J. (1999). Museums as contact zones. Dans D. Boswell et J. Evans (Eds.), *Representing the Nation: A Reader. Histories, Heritage, and Museums*. Routledge.
- Horton, J. L., & Berlo, J. C. (2013). Beyond the Mirror. Indigenous Ecologies and "New Materialisms" in *Contemporary Art*. *Third Text*, 27(1), 17-28.
- Isaac, J. L. (2016). *Decolonizing curatorial practice: acknowledging Indigenous curatorial praxis, mapping its agency, recognizing its aesthetic within contemporary Canadian Art* (Master thesis). University of British Columbia, Vancouver, BC.
- Latour, B. (2000). Factures/fractures. De la notion de réseau à celle d'attachement. Dans A. Micoud et M. Peroni (dir.), *Ce qui nous relie* (p. 189-208). De l'Aube.
- Paré, A.-L. (2016). Art, mémoire et vérité. *Espace*, 112, 3.
- Pratt, M. L. (1992). *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation* (2nd Ed.). Routledge.
- Stevens, Q. (2016). Dialogues sur l'identité nationale : mémoriaux récents dans des capitales démocratiques. *Espace*, 112, 17.

OFFICE NATIONAL DU FILM : FAIRE RAYONNER LE PATRIMOINE QUÉBÉCOIS À L'INTERNATIONAL

Dagmar Schmelzer

Introduction

La mission de l'Office national du film (ONF), depuis 1950, est de produire des images, non seulement pour les publics d'ici, mais également internationaux. À partir d'une perspective allemande, le présent article analyse la manière dont le patrimoine cinématographique de l'ONF façonne l'image du Québec sur la scène internationale. Pour ce faire, le concept de patrimoine est adapté à une perspective d'analyse culturelle.

Époque classique de l'ONF : « une invention du Québec »

Dès le moment où apparaît le désormais classique film de cinéma-vérité, la patrimonialisation et les rituels commémoratifs sont imbriqués. Dès 1956, le déménagement de l'ONF, à Montréal, et l'installation de l'équipe de création francophone, cette institution fédérale augmente la production cinématographique en français. Le Québec connaît un boom économique et on observe une transition vers une société urbaine de classe moyenne (Geloso, 2017). En 1931, déjà, près d'un tiers de la population active francophone travaille en tant que col bleu dans un milieu urbain (Bernier et Boily, 1986). Cette nouvelle prospérité s'accompagne d'une révolution médiatique. Au début des années 1960,

plus de 90 % des ménages canadiens disposent d'un téléviseur (Marshall, 2001), ce qui génère une demande cinématographique qui se doit d'être quotidiennement renouvelée.

La production documentaire accompagne un changement social décisif qui se constitue dans la phase de *state-building* de la Révolution tranquille (Poirier, 2004), une plate-forme cruciale pour l'invention imagologique des Québécois. *Temps présent*, une série de documentaires d'une demi-heure, diffusée aux heures de grande écoute à la télévision, s'inscrit dans ce contexte (Fig. 1). Le titre révèle tout un programme : la série traite du quotidien d'une société en pleine modernisation. La pertinence pour l'imaginaire collectif est évidente; la diffusion télévisuelle à une telle heure touchant presque tous les foyers (MacKenzie, 2004). En réalité, la série a une fonction performative pour l'image de soi (Marshall, 2001).



Figure 1. Temps présent. Série documentaire.
Source : © ONF.

L'aspect d'auto-contemplation s'expose dans *Jour de juin*, où les publics jouent un rôle central dans la commémoration rituelle du défilé de la Saint-Jean Baptiste, à Montréal, en 1959 (Fig. 2).



Figure 2. *Jour de juin*. Arrêt sur image (09:42).
Source : © ONF.

Quant à *La Lutte*, il met l'accent tant sur les corps athlétiques des pugilistes de *wrestling* que sur les spectateurs dans la salle (Fig. 3).



Figure 3. *La Lutte*. Arrêt sur image (25:48).
Source : © ONF.

Les publics deviennent les protagonistes d'un spectacle dans lequel la société se célèbre elle-même, d'un rituel collectif de voir et d'être vu. L'éventail thématique de la série couvre le quotidien urbain, allant de la culture festive, le sport jusqu'aux nouvelles possibilités de consommation.

Plus que tout, elle montre des personnes effectuant un dur labeur, dans des branches typiques de l'époque et du discours identitaire – les usines de textile et de pâtes et papiers, les travaux forestiers et portuaires, etc¹.

Les films critiquent les conditions de travail, mais traitent aussi des activités de la population modeste avec respect et sympathie. Ce faisant, ils modèlent une image de la société, en tant que société de travailleurs, et adoptent un geste auto-ethnologique qui, malgré le credo du cinéma-vérité de se placer au cœur de l'action et d'établir une proximité avec l'objet (Lipp, 2016), souligne également la distance d'observation. Les artistes bien formés et issus des couches aisées dessinent le présent ouvrier en ayant conscience d'une distance qui, conformément au récit ininterrompu du progrès de l'époque, est aussi une distance temporelle. Certains films, comme le célèbre *Pour la suite du monde*, de Pierre Perrault, mettent en scène, dans une intention commémorative, des pratiques culturelles déjà obsolètes, comme la pêche au marsouin. Plus tard, avec le film *Saint-Henri, le 5 septembre*, la distance ethnographique de l'équipe française envers ses sujets est toutefois jugée inadéquate. Par conséquent, au cours des années 1970, l'ONF s'engage dans une nouvelle voie (Baker et al., 2010). Ses projets vidéo démocratisent alors l'accès au tournage et augmentent la participation citoyenne.

Raconter un patrimoine

Le corpus de films documentaires devient lui-même un héritage, à la fois matériel et immatériel, que l'ONF gère, archive, entretient, expose et valorise, dans un but mémoriel. Les projets de numérisation et de *streaming* déterminent, par le biais de la sélection curatoriale (Druick, 2014), la composition d'un patrimoine pertinent pour l'identité. Les films canoniques, avec leurs aperçus du quotidien ouvrier, sont mis à la disposition des publics en version restaurée. La page web de *Temps présent* présente 38 films², qui nourrissent un certain imaginaire, tout en limitant la perspective. La mise en valeur du patrimoine cinématographique implique une interprétation et une refiguration. Cet effet est renforcé par les offres annexes de l'ONF. Des métaperspectives sont composées sous forme de portraits de créateurs, de revues de l'histoire du cinéma et de capsules didactiques. L'Espace Campus invite, avec du matériel pédagogique, à connaître les points de vue subjectifs des responsables et préfigure l'accès du personnel scolaire.

Des films sur l'histoire du cinéma³ reviennent aux archives cinématographiques sous une perspective commémorative et métaréférentielle. Par exemple, le long-métrage *La Mémoire des anges*, de Luc Bourdon, est entièrement réalisé à partir de matériel d'archives. Cette réutilisation augmente l'iconicité des images mémorielles. De plus, le film présente un arc narratif qui les intègre dans le métarécit d'une modernité et qui

est métropolitaine, partagée tant par les anglophones que les francophones, en débutant par des cheminées d'usines fumantes et en se terminant par l'Expo 67. Les offres de l'ONF placent ainsi le patrimoine dans un contexte narratif qui rappelle le passé et expose ce qui a été accompli. Toutefois, il ouvre également des *desiderata*, tout en contribuant à un projet collectif pour l'avenir.

Accompagner le présent. Nouvelles perspectives sur le Québec et le monde

L'ONF évolue avec son temps. Sa mission n'est plus seulement de produire des images du Canada et du Québec, mais d'aborder des sujets du monde entier⁴. Devant et derrière la caméra, des citoyens issus de l'immigration sont impliqués. L'exemple de Tahani Rached montre bien que l'ancrage local n'exclue pas le traitement d'un éventail de thèmes transnationaux. Outre les portraits de quatre femmes de son pays natal, l'Égypte, l'auteure présente plusieurs films sur Haïti et la migration haïtienne vers le Québec, ainsi que sur la légendaire grève des taxis, de 1983, qui préoccupe fortement les publics québécois à l'époque. Elle se consacre également à un projet social dans un quartier de Montréal, dans *Au Chic Resto Pop*, et aux défis du système de santé québécois, dans *Urgence! Deuxième souffle*. Sa filmographie reflète un intérêt vivant pour l'actualité politique, en montrant un Québec ouvert sur le monde, intéressé tant par l'émancipation démocratique que par la solidarité sociale.

Par ailleurs, depuis le lancement de son Plan d'action 2017, l'ONF fait de la création cinématographique autochtone l'une de ses priorités. Là encore, l'institution a déjà un héritage à gérer, comme le montre l'exemple d'Alanis Obomsawin. Financée par l'ONF, ses premiers films (auto)ethnographiques recueillent de précieux témoignages sur les techniques culturelles autochtones qui constituent, en même temps, des documents linguistiques. Ces films clés témoignent non seulement des lieux de mémoire de la Renaissance autochtone, mais aussi de ceux de l'histoire québécoise, au travers des Événements de Restigouche ou de la Crise d'Oka. Un engagement de longue date pour l'éducation culmine dans *Les Chemins de la guérison*, dans lequel l'auteure d'origine abénaquise fait contraster le souvenir des pensionnats et des foyers autochtones fédéraux avec l'exemple positif d'une école-modèle pour la jeune génération des Premières Nations.

Par ces exemples, l'ONF montre qu'une conception démocratique du patrimoine ne s'arrête pas aux considérations historiques, mais a pour mission de témoigner des processus sociaux qui constituent le passé de demain. Commémoration et performance s'entremêlent aujourd'hui, comme déjà à l'âge d'or du documentaire québécois francophone.

Rayonnement international. Diffusion et visibilité

Le rayonnement international est possible grâce au *streaming*. De nombreux films de l'ONF sont dorénavant accessibles en Allemagne, ce qui permet aux institutions qui enseignent le français de puiser dans ce matériel. Puisque le Québec se situe au cœur de l'enseignement du programme de français au secondaire, en Bavière, l'Université de Regensburg, en coopération avec l'Université virtuelle de Bavière (VHB), inaugurent un projet qui présente aux futurs professeurs des classiques de l'ONF dans des capsules d'apprentissage interactifs (Fig. 4).



Figure 4. Affiche de promotion du Programme d'enseignement du français.

Crédit image : © Université de Regensburg et VHB, 2023.

Conclusion

Ces films exercent une influence directe sur l'image que les jeunes Allemands se font du Québec, de sa démographie, de ses discours identitaires et de ses mentalités. Pour cette raison, l'ONF contribue largement à faire rayonner le patrimoine québécois à l'international.

Références

- Baker, M. B., Waugh, T., & Winton, E. (2010). Introduction: Forty Years Later... a Space for Challenge for Change. In Th. Waugh, M. B. Baker, & E. Winton (Eds.). *Challenge for Change. Activist Documentary at the National Film Board of Canada* (p. 3-14). McGill / Queen's University Press.
- Bernier, G. et Boily, R. (1986). *Le Québec en chiffres, de 1850 à nos jours*. ACFAS.
- Druick, Z. (2014). Sampling Heritage. The NFB's Digital Archive. In Z. Druick & G. Cammaer (Ed.), *Cinephemera. Archives, Ephemeral Cinema, and New Screen Histories in Canada* (p. 312-325). McGill / Queen's University Press.
- Geloso, V. (2017). *Rethinking Canadian Economic Growth and Development since 1900. The Quebec Case*. Palgrave Macmillan.
- Lipp, T. F. (2016). Spielarten des Dokumentarischen. *Einführung in Geschichte und Theorie des Nonfiktionalen Films*. Schüren.
- MacKenzie, S. (2004). *Screening Québec. Québécois Moving Images, National Identity, and the Public Sphere*. Manchester University Press.
- Marshall, B. (2001). *Quebec National Cinema*. McGill / Queen's University Press.
- Poirier, C. (2004). *Le cinéma québécois. À la recherche d'une identité? Tome 2 : Les politiques cinématographiques*. Presses de l'Université du Québec

-
1. Pour les fêtes populaires, Les Raquetteurs. Pour la boxe, comme sport des ouvriers, Golden Gloves. Pour la société de consommation, les restaurants, comme dans Manger. Pour une usine de pâtes et papiers, Jour après Jour. Pour le secteur forestier, Bûcherons de Manouane et, pour les travaux portuaires Au bout de ma rue. Quelques films sont déjà consacrés aux immigrants, qui modifient peu à peu la démographie québécoise, comme l'arrivée de nouveaux migrants dans Pour quelques arpents de neige et la vie quotidienne d'un quartier italien, comme dans Dimanche d'Amérique.
 2. Une recherche effectuée à l'aide de la fonction de recherche sur le site web de l'ONF donne un nombre de 119 œuvres archivées dans la série de documentaires Temps présent. <https://www.onf.ca/chaines/temps-present/>
 3. Voir Sur les traces de Maria Chapdelaine, de Jacques Godbout, ou Cinéma vérité : le moment décisif, de Peter Wintonick, pour ne citer que ces deux exemples. Selon Nathalie Cloutier, productrice exécutive du Studio documentaire de Québec et de la francophonie, à l'ONF, « revisiter l'histoire est l'une des tâches majeures de l'ONF » (conversation personnelle avec l'auteure, le 12 septembre 2022).
 4. « [...] produire et de distribuer des œuvres audiovisuelles et interactives originales, à portée culturelle et sociale, qui proposent de nouvelles perspectives sur le Canada et le monde à partir de points de vue canadiens » (ONF, 2023). Voir « Créer avec l'ONF ». <https://production.nfbonf.ca/fr/> Nathalie Cloutier confirme cette interprétation de la mission de l'organisme fédéral : « Ce n'est [sic] pas juste des reportages sociaux sur des situations qui se passeraient mais, en plus, on veut trouver des gens qui ont un point de vue. Donc, ça ajoute une couche encore à notre démarche [...]. On se questionne tout le temps sur l'évolution de la démographie du Québec [...] qui a beaucoup changé depuis les années 1950-1960 [...]. Même les thématiques dans la programmation évoluent selon la société » (conversation personnelle avec l'auteure, le 12 septembre 2022).

PATRIMOINE TÉLÉVISUEL : SOUVENIRS, NOSTALGIE ET DÉBATS CONTEMPORAINS

Jessie Morin

Introduction

En octobre 2022, quelques jours après l'arrivée de la téléserie québécoise *Les filles de Caleb* (1989-1990) sur sa plateforme, Netflix retire le deuxième épisode en raison de la représentation d'un « blackface ». Émilie, enseignante dans une école de rang, organise une reconstitution de la naissance de Jésus avec sa classe. Son élève, Ovila, peint son visage en noir pour incarner le roi mage Balthazar (Fig. 1).

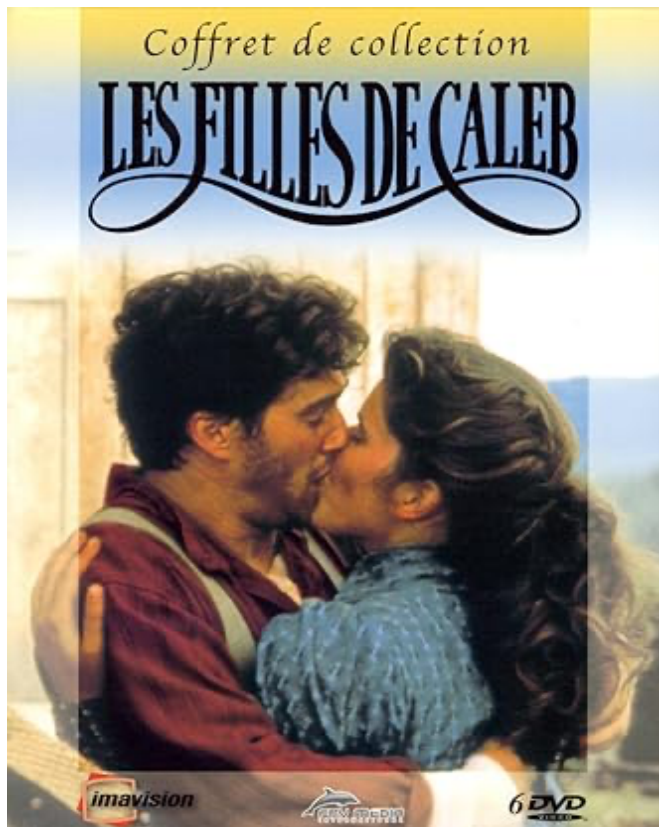


Figure 1. Couverture du coffret DVD (20 épisodes).
Dansereau, F. et Beaudin, J. (1991) *Les filles de Caleb*.
Source : © Cité Amérique / © Radio-Canada.

La décision de Netflix de soustraire l'épisode crée plusieurs réactions dans l'espace public québécois et interroge la pertinence de la reprise de ces séries produites à une autre époque.

Dans cet article, nous souhaitons contribuer à la réflexion sur la complexité des relations entre les commémorations passées et les valeurs actuelles, en démontrant que la rediffusion des fictions télévisuelles historiques permet l'évocation d'une certaine nostalgie. Toutefois, elle peut aussi heurter certaines valeurs contemporaines.

Les séries historiques font partie du paysage télévisuel québécois depuis les premiers instants. Selon Nguyen-Duy (2011), ces productions « permettaient de commercialiser un patrimoine culturel et naturel disséminé à travers le Québec. Le créneau des séries d'époque s'est d'ailleurs développé autour d'une logique d'illustration du patrimoine régional »¹. En plus d'œuvrer au processus de transmission, des fictions comme *Les belles histoires des Pays d'en haut* (1956-1970), *Le temps d'une paix* (1980-1986), *Les filles de Caleb* (1989-1990) et *L'ombre de l'épervier* (1998-2000) se constituent elles-mêmes en tant qu'objet d'un patrimoine culturel et artistique au fil des années.

Fiction historique et nostalgie

Si les chercheurs critiquent d'emblée la « vérité » historique du contenu d'une fiction historique, ils considèrent très tôt son influence et son impact dans la conception individuelle et collective du passé. Ces séries télévisées se composent d'une présentation plus ou moins juste des faits historiques qui s'exprime dans le discours visuel et dans la référence à certains événements avérés (Cook, 2004). À cette première composante s'intègrent des valeurs contemporaines propres à la société dans laquelle chaque œuvre est produite. La plupart du temps, elles s'inscrivent dans l'arc narratif des personnages procurant ainsi un sentiment de proximité chez ceux et celles qui regardent. Contrairement à la littérature, le cinéma et la télévision utilisent une image en mouvement, provoquant un sentiment réaliste plus grand chez les téléspectateurs. À plusieurs égards, ces fictions servent un discours nationaliste (Côté, 2014). Le caractère historique de la série télévisée est porteur de référents identitaires et s'attache à un discours qui imprègne la mémoire collective.

Au Québec, les productions historiques offrent une image qui s'ancre presque uniquement dans l'histoire et le territoire québécois, comme en Gaspésie (Fig. 2), contrairement aux séries américaines qui proposent des fictions historiques remontant à l'Antiquité et/ou pouvant se dérouler partout dans le monde. De ce fait, les productions québécoises renforcent l'appartenance

identitaire et produisent une homogénéisation de l'imaginaire collectif de la province (Létourneau, 2000), car la nostalgie constitue une composante importante de la fiction historique. Ce ressenti est évoqué par ce que l'on voit ou entend à l'écran. La plupart du temps, il est le fruit d'une intention, d'un désir clair des créateurs. En situant le récit dans un passé récent (1970-1990), des productions culturelles, comme la trilogie de films de Ricardo Trogi (1981, 1987 et 1991) ou, encore, la série *Stranger Things*, aux États-Unis, exposent volontairement des objets et une musique qui éveillent des sentiments nostalgiques.



Figure 2. Page couverture du Magazine Gaspésie. Un courant d'avenir en Gaspésie—Îles-de-la-Madeleine, 34(3).

L'article *Sur le plateau de tournage de L'Ombre de l'épervier* traite des effets de la série dans cette région.

Cette époque n'est pas si lointaine et, pour plusieurs, elle évoque encore de nombreux souvenirs. Les fictions télévisuelles historiques, comme *Le Temps d'une paix*, *Les filles de Caleb*, *Blanche* (Fig. 3), *L'ombre de l'épervier* ou, encore, *Nos étés* présentent un passé plus lointain. Le sentiment nostalgique intervient de manière plus complexe. Évidemment, les téléspectateurs ne souhaitent pas revivre à une époque où les maladies étaient présentes, sans remède, et où les gens mouraient plus jeune.

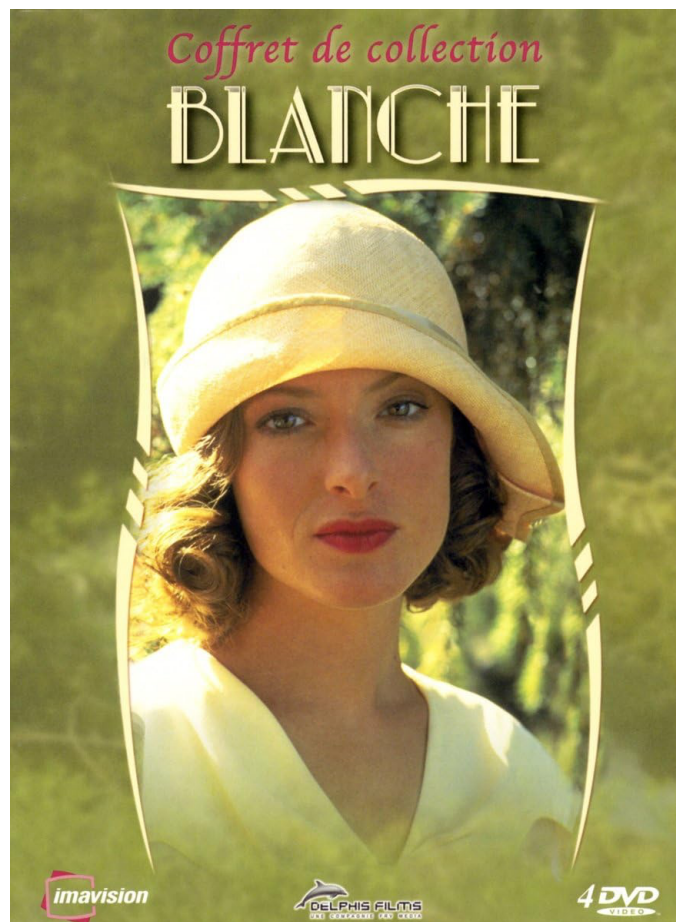


Figure 3. Couverture du coffret DVD (11 épisodes).
Pelletier, L., Pelletier, A. et Binamé, C. (1993). *Blanche*.
Source : © Cité Amérique / © Radio-Canada.

Pourtant, cette période se rattache à un temps où la vie semblait moins complexe, où les gens passaient plus de temps dans la nature, où il y avait moins de pollution et de stress. L'impression d'une vie plus simple à la campagne peut ainsi résonner chez certaines personnes qui en viennent à souhaiter un retour aux traditions et aux grandes familles. La nostalgie réfère aussi à l'expérientiel. Elle remémore une pratique culturelle importante au Québec, celle d'être assis quotidiennement devant le téléviseur. Pour certains, il s'agit d'un moment rassembleur, pour d'autres, d'une pratique intime symbolisant un moment particulier de la vie. La nostalgie touche aux émotions, ravive le sentiment d'une période à laquelle on souhaite retourner ou, à tout le moins, que l'on considère plus simple à certains égards, un rituel réconfortant par le visionnement d'un « programme » que l'on regardait jadis.

La commémoration des œuvres télévisuelles

La conception de ces fictions historiques, à titre de produits du patrimoine culturel et artistique québécois, participe à l'exercice de commémoration de ces œuvres télévisuelles. De manière ponctuelle, ces manifestations permettent aux publics de se rappeler collectivement d'une œuvre marquante de l'histoire télévisuelle québécoise. Elles se déploient sous divers formats, que ce soient des articles dans la presse, des émissions spéciales avec les acteurs et la rediffusion de certaines de ces productions.

L'adaptation d'une œuvre offre une réécriture du passé québécois, comme nous le démontre la dernière version de la télésérie *Les belles histoires des Pays d'en haut* (2016-2021) et, en quelque sorte, permet d'éviter les dérives. La rediffusion d'une production artistique passée pose un problème différent, comme en témoigne la présence de la télésérie *Les filles de Caleb* sur la plateforme numérique Netflix. À la suite du retrait du deuxième épisode, les journaux québécois s'emparent de la nouvelle (Dumas, 2022; Du Ruisseau, 2022). Des titres comme : « Épisode des "Filles de Caleb" retiré pour blackface : "c'est extrêmement fâchant" » (TVA Nouvelles, 2022) et « Les filles de Caleb, la dernière victime des wokes » (Bock-Côté, 2022) démontrent le caractère émotif lié à cet événement. Certains auteurs se remémorent les bons moments vécus lors du visionnement initial de la série.

Plusieurs constats s'imposent à la suite du retrait de cet épisode dans la revue de presse. On retrouve d'abord l'expression de la nostalgie dans plusieurs articles. On discerne un discours alliant l'œuvre (livre et série télévisée), le patrimoine culturel et l'identité québécoise. En dépit de l'argumentaire différent de Nicolas (2022), au travers duquel elle invite à une réflexion et à une mise en contexte, lors de la rediffusion d'une fiction passée, et de celui de Bock-Côté (2022) qui crie à la défense du patrimoine québécois, la réaction consensuelle de ces deux commentateurs apparaît ici de manière claire face au geste de censure. Ces

derniers, qui défendent ordinairement des positions à l'opposé du spectre politique, partagent pourtant la même opinion quant au retrait de l'épisode : il ne faut pas le retirer. La désapprobation similaire émise par ces chroniqueurs s'inscrit dans les questionnements actuels du processus commémoratif, où l'« on assiste à diverses contestations des commémorations passées qui représentent des personnages, des événements ou des idéologies incompatibles avec les valeurs actuelles » (Ministère de la Culture et des Communications du Québec, 2022, p. 9). Pourtant, dans ce cas-ci, l'opinion unanime quant à la censure démontre que ces œuvres ont une valeur culturelle, émotionnelle et identitaire forte dans la société dans laquelle elles s'inscrivent.

Conclusion

Ce cas de figure réitère l'importance de se questionner sur la (re)présentation et la commémoration du patrimoine culturel et artistique. Il invite à interroger les référents identitaires et à les contextualiser afin d'éviter les dérives. Si la nostalgie contribue à garder ce patrimoine vivant, par l'attraction des rediffusions et la création de nouvelles œuvres, elle influe dans le jugement critique et se heurte aux débats contemporains d'une société en pleine construction. Nous ne pouvons pas changer le passé, mais les œuvres culturelles et artistiques nous permettent de (re)construire le patrimoine. À nous de le faire de façon intelligente.

Références

- Boch-Côté, M. (2022, 14 octobre). Les filles de Caleb, la dernière victime des wokes. *Journal de Montréal*.
<https://www.journaldemontreal.com/2022/10/14/les-filles-de-caleb-dernieres-victimes-des-wokes>
- Cook, P. (2004). *Screening the Past*. Routledge.
- Côté, O. (2014). Construire la nation au petit écran. *Le Canada, une histoire populaire de CBC / Radio-Canada (1995-2002)*. Éditions du Septentrion.
- Dumas, H. (2022, 17 octobre). Netflix joue au curé avec Les filles de Caleb. *La Presse*.
<https://www.lapresse.ca/arts/chroniques/2022-10-17/netflix-joue-au-cure-avec-les-filles-de-caleb.php>
- Du Ruisseau, O. (2022, 13 octobre). Le retrait d'un épisode des « Filles de Caleb » continue de faire réagir. *Le Devoir*.
<https://www.ledevoir.com/culture/ecrans/763965/le-retrait-d-un-episode-des-filles-de-caleb-continue-de-faire-reagir>
- Létourneau, J. (2000). *Passer à l'avenir : histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui*. Boréal.
- Meunier, H. (2022, 14 octobre). « Les filles de Caleb » Netflix : au-delà du blackface. *Urbania*.
<https://urbania.ca/article/les-filles-de-caleb-sur-netflix-au-dela-du-blackface>
- Ministère de la Culture et des Communications. (2022). *Je me souviens. Cadre de référence pour la commémoration gouvernementale*. Gouvernement du Québec.
- Nguyen-Duy, V. (2011). Téléséries d'époque et tourisme. *Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française*.
<https://www.ameriquefrancaise.org/articles/teleseries-depoque-et-tourisme>
- Nicolas, É. (2022, 20 octobre). Questionner comme Émilie Bordeleau. *Le Devoir*.
<https://www.ledevoir.com/opinion/chroniques/765691/chronique-questionner-comme-emilie-bordeleau>
- TVA nouvelles (2022, 14 octobre). Épisode des « Filles de Caleb » retiré pour *blackface* : « c'est extrêmement fâchant ». <https://www.tvanouvelles.ca/2022/10/14/episode-retire-pour-blackface-cest-extremement-fachant>

1. Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française. <https://www.ameriquefrancaise.org/articles/teleseries-depoque-et-tourisme>

LIEUX, OBJETS ET MONUMENTS COMMÉMORATIFS : MÉMOIRE(S) DU PATRIMOINE CULTUREL D'AYLMER

Gabriela Sanchez

Introduction

En cartographiant différents objets, monuments et espaces publics dans la ville d'Aylmer, au Québec, un contrepoint est proposé entre les pratiques commémoratives et les différentes mémoires qui émergent au cours d'un tel processus. Les formes que prennent le processus de commémoration sont examinées, de même que la manière dont sont produits les différents usages sociaux liés à la reconstruction du passé. Est prise en considération tant la perception des mémoires individuelles que collectives, avant, pendant et après les commémorations. En définitive, nous cherchons à établir, comment ce passé se fixe-t-il dans les objets et dans les espaces qui sont activés dans les commémorations communautaires qui se succèdent? De plus, quelles distorsions et créations de nouvelles mémoires entraînent-elles? Le présent article entend proposer des pistes de réponse à ces questions.

Les diverses formes de la commémoration

Aujourd'hui, la commémoration prend diverses formes. Elle peut servir à rappeler les événements importants, à honorer et à réactiver ou à créer de nouvelles mémoires locales, glocales¹ ou

mondiales. Il est pourtant essentiel d'entamer un dialogue en tenant compte de la définition de la commémoration, dans l'*Appel de projets pour le soutien aux initiatives de commémoration* (MCCQ, 2023), c'est-à-dire : « Un acte collectif du fait qu'elle s'adresse à une collectivité donnée pour permettre à ses membres de se souvenir ensemble, en unissant ses participant, ainsi qu'en leur donnant l'occasion d'affirmer leur identité autour d'une mémoire commune »². Cette définition prend en compte le fait que la commémoration est un acte public qui prend deux formes principales : la manifestation commémorative et le repère commémoratif.

La manifestation commémorative peut être ponctuelle, par exemple, lors de la célébration d'un centenaire, ou récurrente, soit chaque année, qu'elle soit dans le même espace public ou non. Il peut s'agir d'un événement, d'un support physique ou les deux. Quant au repère commémoratif, il est fixe et permanent dans l'espace public et peut être constitué d'un objet intégré à l'environnement. Également, on peut ajouter à cette liste les monuments dédicatoires, des éléments de mobilier urbain installés pour leur fonction propre, dédiés ou non à la mémoire d'une personne ou d'un événement.

Le village urbain d'Aylmer fait aujourd'hui partie de la Ville de Gatineau. Il conserve toutefois une identité communautaire forte qui est liée au développement social et économique que la région a connu dans le passé. De nombreux processus de

commémoration sont ainsi profondément liés à l'ensemble des relations qu'à une époque donnée. Ils façonnent certaines pratiques et certains savoirs. Ils doivent être remis dans leur contexte, ce qui n'exclut pas la possibilité de faire une analyse critique des différents actes de commémoration. Pour débiter cette cartographie, il est avantageux de la diviser en deux catégories : les objets et les lieux. Les objets consistent en des panneaux historiques interprétatifs, des plaques commémoratives, des bancs publics, etc. Quant aux lieux – les parcs urbains, il s'agit de repères fixes, où se tiennent des manifestations humaines.

Comme on peut le constater, ces deux catégories sont arbitraires et formulées à des fins pratiques. Elles permettent non seulement d'organiser la recherche, mais aussi de comprendre que les objets et les espaces commémoratifs ne sont pas isolés de leur environnement social. Ils sont recouverts de multiples couches discursives produites par le tissage de liens et la superposition des actions commémoratives, ces dernières étant collectives et publiques. Étant donné que les objets et les lieux ne peuvent pas être dissociés de leur position dans l'espace public ou de leur utilisation sociale, ils sont toujours rattachés à la communauté.

Panneaux d'interprétation, plaques commémoratives et couches de mémoire

De manière générale, les panneaux d'interprétation sont des objets de diverses formes, appuyés sur une base de

métal, constitués de textes et, parfois même, d'images qui racontent des histoires (Fig. 1). Soulignons que la sélection des textes et des images représente en soi un choix qui n'est pas fortuit et qui répond à des déterminants ayant un contenu institutionnel, soit politico-idéologique. Pour les concevoir, il faut nécessairement les faire passer par un processus de reconstruction de la mémoire individuelle et collective, en fonction de leur contexte. Quant aux archives et aux documents, ils sont matériellement statiques, mais leur contenu permet des interprétations dynamiques qui varient en fonction des chercheurs qui les conçoivent. De fait, ils fournissent des outils pour la recherche, pour penser et pour analyser les différentes significations données au passé.



Figure 1. Panneaux d'interprétation.
Crédit photo : © Gabriela Sanchez, 2023.

Ce processus permet d'identifier les différents niveaux d'interprétation associés aux domaines politique, culturel, communautaire, historique, social, voire symbolique.

Les panneaux d'interprétation sont une forme de commémoration d'événements, de personnages et de lieux qui marquent l'histoire de la ville depuis sa fondation : le grand incendie de 1921, le monastère des Pères Rédemptoristes, l'industrie du bois, le parc commémoratif, etc. La sélection des textes et des images représente des multi-discours de nature historique, institutionnelle, municipale et locale. Cette commémoration génère des souvenirs dynamiques en fonction de l'interprétation du lecteur, qui peut déjà avoir son propre souvenir d'un événement donné. Il existe toujours une dynamique discursive qui fixe les mémoires en accord ou en désaccord avec le passé, comme c'est le cas pour toutes politiques de commémoration. Les panneaux d'interprétation, qui servent d'objets de construction de connaissance, tant chez les résidents que chez les visiteurs, constituent des mises en forme stratégiques des faits historiques jugés importants à conserver dans la mémoire sociale locale.

Quant aux plaques commémoratives d'Aylmer, elles ont chacune leur empreinte traditionnelle, dont leurs formes imposantes et la gravure sur métal. Presque toutes sont en bronze et sont couvertes, par leur vieillissement naturel, d'une patine de couleur verte et grise. Leurs discours formels et leurs significations, sur les personnages décédés, sont souvent remis en question dans les débats actuels, allant de la décolonisation au genre (Fig. 2).



Figure 2. Plaques commémoratives.
Crédit photo : © Gabriela Sanchez, 2023.

Les récits institutionnels traditionnels sont associés à leurs formes et à leurs matériaux, qui ont pour but : « le devoir de mémoire qui s'inscrit dans les logiques commémoratives et mémorielles de l'État » (Paquette et Nelson, 2017).

Objets commémoratifs, art et mémoire

Les objets commémoratifs, comme le banc artistique, permettent de matérialiser les divers processus d'appropriation sociale de l'espace public, dans le cadre d'une transmission continue de la mémoire. Selon Ballart et Tresserras (2001), l'objet commémoratif :

Grâce à ses propriétés, fondamentalement la matérialité et la solidité, il a l'avantage de durer souvent plus longtemps que les personnes, de se présenter à nos sens d'une manière qui admet peu de discussion puisqu'il ne donne pas lieu à une opinion sur son existence, puisqu'il est présent à nos sens à tout moment et, de plus, il peut être touché. (p.13)

En tant qu'élément fonctionnel, les bancs artistiques peuvent ainsi être considérés comme monuments dédicatoires et considérés tout en conciliant sa fonction de mobilier urbain, installé pour sa fonction propre, mais dédiés à la mémoire

d'une personne, d'un événement ou du paysage naturel et culturel. Ceux d'Aylmer (Fig. 3) sont tous accompagnés de plaques de référence. On aborde ici la diversité, l'hétérogénéité et la pluralité des facettes du concept de paysage culturel, de patrimoine et de sa qualité d'assimilation progressive dans la vie quotidienne.



Figure 3. Bancs commémoratifs d'Aylmer.
Crédit photo : © Gabriela Sanchez, 2023.

Les lieux commémoratifs et les parcs

La commémoration, au travers d'une analyse spécifique des parcs, permet de distinguer que ces paysages patrimoniaux comprennent différentes couches commémoratives. Celles-ci coexistent et se multiplient au quotidien. C'est pourquoi le Parc de l'Imaginaire d'Aylmer est conçu comme un lieu d'exposition, en contact avec la nature, tout en étant ouvert aux publics 24 heures sur 24. Dans le Parc de l'Imaginaire, les bancs racontent des histoires, tout en restant fonctionnels (Fig. 4).



Figure 4. Lieux commémoratifs et parcs.
Crédit photo : © Gabriela Sanchez, 2021-2022.

Pour les citoyens et les visiteurs, le patrimoine ancien et les nouvelles appropriations du patrimoine sont célébrés. Les différentes couches commémoratives sont en interrelation. Dans cet espace public, la musique, la danse, le son et le silence font partie de ces formes qui honorent et sauvegardent la capacité de transmission locale, en s'ouvrant à tous ceux qui traversent le lieu.

Conclusion

Ces pratiques de commémoration réactivent les mémoires discursives individuelles, collectives, institutionnelles et nationales. Elles permettent de mettre en valeur le passé, par une « explosion » de la mémoire dans le monde occidental contemporain, qui visent à constituer une « culture de la mémoire » (Huyssen, 2000, p. 16). Selon Jelin (2020), il s'agit d'un travail visant à « historiciser » les mémoires, c'est-à-dire à reconnaître les changements historiques dans la signification du passé, ainsi que la place attribuée aux mémoires dans les différentes sociétés. Ils relatent également la manière dont les mémoires sont utilisées dans différents contextes, dont celui d'Aylmer.

Références

Ballart, J. et Tresserras, J. J. (2001). *Gestión del Patrimonio Cultural*. Ariel Patrimonio.

Huyssen, A. (2000). Present Pasts: Media, Politics, Amnesia. *Public Culture*, 12(1), 21-38.

Jelin, E. (2020). La historicidad de las memorias. *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 50(1), 285-290.

Ministère de la Culture et des Communications (2023). *Appel de projets pour le soutien aux initiatives de commémoration*. Gouvernement du Québec.

Paquette, J. et Nelson, R. (2017). Éthique et politiques du patrimoine : regards sur la notion de responsabilité. *Éthique publique*, 19(2).

<https://journals.openedition.org/ethiquepublique/3019>

1. Qui met en relation les échelles locales et mondiales, notamment dans le cadre de la mondialisation.

2. Définition de la commémoration relative au programme Appel de projets pour le soutien aux initiatives de commémoration. Ce programme vise à accroître le nombre de gestes de commémoration d'intérêt national, régional ou local et leur rayonnement pour que les citoyens de toutes les régions du Québec aient l'occasion d'y participer et de se souvenir collectivement de personnages, d'événements et de lieux qui ont marqué l'histoire du Québec. <https://cdn-contenu.quebec.ca/cdn-contenu/adm/min/culture-communications/Aides-financieres/Commemoration/Definitions-programme.pdf>

JACQUES ROUSSEAU (1905-1970) : UN LEGS À REDÉCOUVRIR POUR LA MUSÉOLOGIE QUÉBÉCOISE

Yves Bergeron

Introduction

En 2022, le ministère de la Culture et des Communications (2022) adopte une stratégie de commémoration, présentée comme un trait d'union entre le passé et l'avenir. La ministre de l'époque, Nathalie Roy, y rappelle que la commémoration est l'affaire de plusieurs «[...] acteurs, dont les organismes municipaux, les organismes et les communautés autochtones [...]» (p. 2). Au moment où l'ACFAS souligne son centenaire, l'Institut du Patrimoine de l'UQAM et le Réseau Patrimoines de l'Université du Québec (RéPUQ) proposent un colloque, intitulé : «La commémoration au cœur des patrimoines». Si les exemples de commémoration sont nombreux dans le réseau muséal, on constate que les musées restent assez discrets au sujet des personnes qui se distinguent dans l'histoire de la muséologie. Le cas de Jacques Rousseau se révèle très intéressant pour saisir les motivations et les mécanismes de la commémoration dans le domaine des sciences, au Québec.

Chercheur de haut niveau et acteur de premier plan

Pourquoi choisir le cas de Jacques Rousseau? D'abord, parce qu'il est un chercheur de haut niveau, considéré

comme l'un des fondateurs, avec Marie-Victorin, du Jardin botanique de Montréal et de l'ACFAS. Par ailleurs, il est également un acteur de premier plan dans le monde muséal et patrimonial.

Considérant les nombreux articles qui lui sont consacrés jusqu'à maintenant, nul besoin de reprendre ici le fil de sa production scientifique qui est exceptionnelle, puisqu'elle compte plus de 729 titres publiés. Sa contribution débute avec la *Flore Laurentienne*, aux côtés de son mentor Marie-Victorin, qui demeure à ce jour un monument de la littérature scientifique. Rappelons que Jacques Rousseau est à la fois biologiste, géographe et ethnologue. Son parcours interdisciplinaire demeure remarquable, comme le démontrent Pierre Couture et Camille Laverdière, dans leur ouvrage, intitulé : *Jacques Rousseau. La science des livres et des voyages*. Rousseau est également professeur de biologie, à l'Université de Montréal, de 1935 à 1938. Parallèlement, il est membre fondateur de l'ACFAS, dont il est le secrétaire, de 1930 à 1946 (Fig. 1). Il est également directeur du Jardin botanique, de 1944 à 1957, et membre du Centre d'études arctiques et finno-scandinaves de La Sorbonne, de 1959 à 1962. Outre cette prestigieuse carrière, on oublie trop souvent qu'il est le premier directeur francophone du Musée de l'Homme, à Ottawa, de 1956 à 1959. Il est également un chercheur, un conservateur, un explorateur et un découvreur. À ce titre, on lui doit la découverte de plus de cent espèces nouvelles, comme l'astragale.

SOMMAIRE		
I. Avant-propos.....	La Rédaction	9
II. Lettres patentes de l'ACFAS.....		11
III. Liste des sociétés affiliées.....		13
IV. L'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences.....	F. MARIE-VICTORIN	14
V. Les débuts de l'ACFAS. Notice historique.	Jacques ROUSSEAU	19
VI. Le premier congrès (Montréal, 1933).	F. MARIE-VICTORIN	25
A. Compte rendu général.....	Jacques ROUSSEAU	29
B. Résumés des communications présentées.....		45
Section 1: Sciences morales.....		45
Section 2: Mathématiques, Physique et Chimie.....		52
Section 3: Sciences naturelles.....		63
Sous-section d'Ornithologie.....		85
Section 4: Pédagogie des sciences.....		91
VII. Le deuxième congrès (Québec, 1934).....		94
A. Compte rendu général.....	Joseph RIST	94
B. Résumés des communications présentées.....		122
Section 1: Philosophie et Sciences sociales.....		122
Section 2: Pédagogie.....		125
Section 3: Philologie.....		128
Section 4: Histoire et Géographie.....		131
Section 5: Chimie.....		133
Section 6: Botanique.....		142
Section 7: Zoologie.....		152
Sous-section d'Ornithologie.....		158
Section 8: Mathématiques, Physique, Chimie physique et Physique biologique.....		160
Section 9: Géologie et minéralogie.....		165
Section 10: Sciences médicales.....		170
VIII. Index des noms de personnes.....		175

91514

Figure 1. Annales du premier congrès de l'ACFAS, Tenu à Montréal, en 1933.

Source : BANQ.

<https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/3447564>

Sa vie professionnelle débute lorsqu'il devient professeur agrégé, à l'Institut botanique de l'Université de Montréal. Homme de terrain, ses recherches ethnologiques le mènent à approfondir ses connaissances sur les autochtones et les Inuits, de sorte qu'il est considéré comme l'un des premiers ethnobotanistes et ethnohistoriens. À ce titre, on lui doit les premières recherches sur le patrimoine culturel immatériel (ethnomédecine).

Quand on examine la filiation scientifique dans laquelle Rousseau s'inscrit, il y a avant tout le frère Marie-Victorin (1895-1944), qu'il assiste dans le grand chantier de la Flore Laurentienne qui vient remplacer la Flore canadienne, de l'abbé Léon Provancher, publié en 1852. L'œuvre de Rousseau témoigne du passage vers une approche scientifique de la recherche en sciences naturelles. Il revisite le territoire et identifie des espèces inconnues. On dit d'ailleurs de Rousseau qu'il est le « dernier des grands explorateurs du Nouveau-Québec ».

Par ailleurs, Rousseau participe à la création du Jardin botanique de Montréal, ainsi qu'aux activités du Cercle des jeunes naturalistes (Fig. 2).



Figure 2. Lac Mistassini. Île Montpetit. Pressage des Plantes par Jacques Rousseau, en 1945. Source : Archives du Jardin botanique de Montréal

À la suite du décès du frère Marie Victorin, Rousseau lui succède à la direction, de 1944 à 1957. Ce poste est d'autant plus important puisque le Jardin botanique, inauguré en 1931, est aujourd'hui considéré comme le premier musée national, au Québec.

La carrière de Rousseau s'esquisse ainsi autour d'une double appartenance en sciences naturelles et en sciences humaines. Il est l'un des plus importants scientifiques au pays, de sorte que dès 1942, il devient membre de la Société royale du Canada.

Le Québec commémore sa contribution

La contribution de Rousseau est reconnue et plusieurs commémorations en témoignent. En 1970, l'année de son décès, à l'âge de 65 ans, la Commission de géographie du Québec (CGQ) souligne sa contribution à la toponymie, en désignant le mont Jacques-Rousseau situé dans les monts Torngat, que les Inuits nomment Qarqaavijjuaq (grande montagne) ou Qarqaaluk (grande colline). Par cette désignation, la CGQ rappelle le souvenir de l'un des plus importants chercheurs québécois ayant exploré et décrit ce territoire, en 1950. Botaniste et ethnologue de réputation internationale, De plus, Jacques Rousseau travaille bien au-delà des frontières interdisciplinaires, en s'intéressant non seulement à la botanique, la géographie et la toponymie, mais également à la zoologie, à la linguistique et à l'anthropologie.

En 1975, le ministère de l'Éducation donne son nom à la polyvalente de Longueuil dont le concept architectural a pour objectif de favoriser l'enseignement individualisé ainsi que l'apprentissage de l'autonomie basé sur la tradition du tutorat.

En 1980, pour souligner le 10^e anniversaire de son décès, l'ACFAS crée le prix Jacques-Rousseau, qui est décerné annuellement à «un chercheur pour souligner l'excellence et le rayonnement de ses travaux ayant, au-delà de son domaine de spécialisation, établi des ponts novateurs entre différentes disciplines»¹. La même année, le gouvernement du Québec crée la circonscription de Rousseau en son honneur. Cette nouvelle circonscription électorale regroupe les territoires et les régions administratives de Lanaudière et des Laurentides.

Le 20 janvier 2000, la ville de Boucherville désigne une rue au nom de celui que l'on identifie comme un «éminent botaniste québécois qui fut directeur du Jardin botanique de Montréal».

Contribution à la muséologie et au patrimoine

À titre de directeur du Jardin botanique de Montréal, Rousseau fait figure de pionnier du réseau muséal. À la suite de ce mandat, le gouvernement canadien lui confie la direction du Musée de l'Homme, devenu aujourd'hui le Musée canadien de l'histoire. Rousseau s'inscrit dans la filiation directe du premier directeur du Musée et de la Commission géologique du Canada, William Logan, éminent géologue et chercheur reconnu à l'international. La participation de Rousseau à la création de l'ACFAS l'inscrit ensuite durablement dans la culture scientifique. Cet aspect est important puisque la tradition muséale a longtemps valorisé la fonction de

recherche. Rappelons que Rousseau entretient des liens avec Georges Henri Rivière et Claude Lévi-Strauss, du Musée de l'Homme, à Paris. Dans le même esprit, il échange également régulièrement avec le père de l'anthropologue américain et muséologue influent, Franz Boas.

Au chapitre du patrimoine, on doit à Rousseau le premier article scientifique consacré à l'un des grands mythes de la Nouvelle-France. Deux ans avant de prendre la direction du Musée, il publie un article incontournable : « *L'annedda* et l'arbre de vie », publié dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Si l'histoire avait perdu la trace de cet « arbre de vie » dont la décoction sauva l'équipage de Cartier d'une épidémie de scorbut, Rousseau en reconstitue les caractéristiques, à travers les récits de l'explorateur. On retrouve dans cet article une synthèse de ses connaissances en botanique et en ethnologie.

À la recherche des origines

Si Rousseau publie une somme exceptionnelle d'écrits scientifiques, il réalise dans la dernière période de sa vie un ouvrage qui mérite d'entrer au panthéon des monuments intellectuels. Grâce à la traduction de Guy Béthune, il annote le *Voyage de Pehr Kalm au Canada*, en 1749. Kalm (1707-1778) est un botaniste et naturaliste majeur. Formé par Carl von Linné, il est considéré comme le père de la classification binaire, par genre et par espèce. Ce travail occupe Rousseau pendant de nombreuses années et lui permet de marcher dans les pas du

premier scientifique pour décrire la flore nord-américaine. Il se reconnaît dans la figure de Kalm, en raison de ses liens étroits entre sciences naturelles et ethnographie. D'une certaine manière, Rousseau fait le pont entre Marie-Victorin, Léon Provancher, Kalm et Call von Linné. Une véritable filiation scientifique qui nous ramène au XVIII^e siècle, où le développement des sciences naturelles fait éclater le concept des cabinets de curiosités. Comme le démontrent les historiens de la muséologie, le siècle des Lumières permet l'émergence des musées comme on les connaît aujourd'hui. En ce sens, Rousseau s'inscrit dans l'histoire de la muséologie scientifique québécoise.

Pourquoi la muséologie a-t-elle oublié la contribution de Jacques Rousseau à l'histoire des musées et du patrimoine? Deux hypothèses sont avancées. La première est que Jacques Rousseau est rattaché à la période précédant la Révolution tranquille qui reste dans l'ombre de l'histoire culturelle. La seconde est que la muséologie québécoise néglige le domaine scientifique. À preuve, le gouvernement du Québec refuse jusqu'à ce jour de créer un véritable musée national de sciences, tout en privilégiant plutôt la création d'un deuxième musée national dans le domaine des sciences humaines, en dépit de questions soulevées quant à la nature du projet (Gauvreau, 2024).

Conclusion

Il y a dans l'histoire de Rousseau, un paradoxe étonnant. Il connaît une carrière exceptionnelle, ici et à l'international, mais il reste relativement oublié du monde muséal. L'histoire de la muséologie ne mériterait-elle pas d'être revisitée? Une chose est certaine, l'histoire de la muséologie des sciences reste à faire. De plus, si les musées prétendent être des lieux de mémoire, ils le sont certainement pour les œuvres et les objets. Toutefois, la mémoire apparaît défaillante pour témoigner des collectionneurs, des chercheurs et des bâtisseurs du réseau muséal québécois.

Or, il est important de rappeler que la commémoration nécessite la maîtrise du concept de « mémoire ». Et, dans le cas de Rousseau, les musées semblent avoir une mémoire bien relative.

Références

- Couture, P. et Laverdière, C. (2001). *Jacques Rousseau. La science des livres et des voyages*. XYZ.
- Gauvreau, C. (2024, 7 octobre). Réactions uqamiennes au projet de musée national de l'histoire du Québec. *Actualités UQAM*. <https://actualites.uqam.ca/2024/reactions-uqamiennes-au-projet-de-musee-national-de-lhistoire-du-quebec/>
- Laverdière, C. (1999). Jacques Rousseau : le dernier des grands explorateurs du Nouveau Québec. *Cap-aux-Diamants*, 56, 44-47.
- Mathieu, J. (2005). L'intellectuel et le lion. Jacques Rousseau : homme de tête et de passion. *Les Cahiers des dix*, 59, 127-147.
- Ministère de la Culture et des Communications. (2022). *Je me souviens. Stratégie québécoise de commémoration*. Gouvernement du Québec.
- Pelletier, R. et Rousseau, J. (2023, mai). Érudit et praticien de l'interdisciplinarité. *ACFAS Magazine*.
- Rousseau, J. (1954). L'*annedda* et l'arbre de vie. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 8(2), 171-212.

1. Prix ACFAS Jacques-Rousseau. <https://www.acfas.ca/prix-concours/prix-acfas/jacques-rousseau>

ISSN 2818-1948

Patrimoines. Les carnets du RéPUQ, N°1, 2024